UN RÉPUBLICAIN

AU SÉNAT

DE LA RÉPUBLIQUE.

Cave
FRC
8895

Veritas, atque Libertas.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE,
1793.

MH W 17820

Le vaisseau nécessairement suit les impressions du gouvernail. Le vaisseau de la République n'est pas à l'ancre ; l'ancre elle-même est encore sur l'enclume, et nos Cyclopes occupés d'eux, laissent éteindre la forge. (PRUD'HOMME : Révol. Paris. No. 181.)

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

UN RÉPUBLICAIN
AU SÉNAT
DE LA RÉPUBLIQUE.

JUSQUES à quand, Repréſentans du peuple, étonnerez-vous l'Europe par le ſpectacle de vos diviſions? Ce n'eſt point à votre raiſon que je parle aujourd'hui; c'eſt à votre cœur. Vous ſiégez dans le temple des lois, dans l'aſyle éternel que la paix s'étoit choiſi ſur la terre: la liberté vous en ouvrit les portes; elle vous dit en vous y plaçant: voilà la concorde, voilà la félicité publique; veſtales fugitives que le ſouffle impur des deſpotes avoit exilées du monde, je les ai recueillies, je vous les confie: c'eſt un dépôt ſacré que vous ne remettrez qu'aux nations.

Hélas! nous entourions ce temple. Ces mots que la liberté vous adreſſoit, retentirent juſqu'à nous: nos yeux s'attachèrent ſur ces portes que vous veniez de franchir; les bras étendus vers elles, nous aſpirions d'avance les bienfaits qui devoient en découler. Elles ſe ſont ouvertes, Légiſlateurs, mais comme les portes du Tartare, quand les Furies le

déſertent pour ſecouer ſur l'Univers les étincelles de leurs flambeaux impies.

Que chacun de vous ſe reporte à ces temps déſaſtreux où la tyrannie, tête à tête avec le trône, enveloppant la terre d'un globe d'airain, forçoit l'homme de bien à gémir en ſilence ſous ſon ſceptre de fer. Qui de vous, immobile devant ſes foyers, les yeux mouillés des larmes que la probité fait répandre, ne diſoit dans ſon cœur : O ma patrie ! ſi ton bonheur dépendoit de moi, que ne ferois-je pas pour l'opérer ! Alors, ſi le maître des deſtins, ſurprenant votre vœu, vous eût dit : Eh bien ! vous ferez exaucé ; je l'en ferai dépendre ; je raſſemblerai quelques-uns de vous ; vous ſerez maîtres de prononcer ſur la félicité publique : mais loin de le faire, la diſcorde planera ſur vos têtes ; voilà l'idole que vous careſſerez, & l'oubli ſera le partage de la patrie : vous vous ſeriez écriés : non ; jamais, jamais, je ne pourrois l'oublier.

Eh ! cependant ils ſont arrivés ces jours de gloire, ces jours qu'un luſtre de moins, vous regarderiez encore comme un roman de l'imagination ! vous penſiez en dieux, quand l'avénement de ces jours vous ſembloit impoſſible : vous êtes redevenus hommes quand ils ſe ſont réaliſés.

Pourquoi vous êtes-vous laſſés de ce beau non

de François, de ce nom ſi cher de Républicains, héritage que les honteuſes funérailles de la monarchie nous ont enfin valu? Que ſignifient ces noms bizarres, de clubs, de partis, de factions, que vous affectez avec orgueil? Et ces noms plus ridicules encore de Briſſotins, de Maratiſtes, de Rolandiſtes, que vous vous prodiguez avec ſcandale? En voyant, qui que vous ſoyez, Jacobins ou Cordeliers, Briſſotins ou Maratiſtes, vos noms enſevelis ſous la livrée d'un homme ou d'un parti, qui vous croira le cœur de bronze contre l'eſclavage? Qui vous croira incorruptibles, quand vous êtes ſéduits par l'appât d'afficher ſur votre front la volonté d'autrui? Songez-vous qu'on eſt eſclave dès qu'on ſe dit de l'opinion d'un tel, & qu'on ceſſe d'être impartial dès qu'o nporte les chaînes d'un parti? Moi, peuple, votre ſouverain, je vous ai choiſis, je vous ai députés, parce que je vous ai ſuppoſé la force de penſer à vous ſeuls; je ne l'euſſe pas fait, ſi j'avois préſumé que vous emprunteriez l'avis d'un autre.

Je ſais que la raiſon, développée par la logique, peut frapper nombre d'eſprits du même trait de lumière: mais je ſais auſſi que la raiſon n'a jamais enfanté de partis; que du moment qu'elle les voit, elle recule & prend du champ pour les combattre; que par-tout où ſont des partis, ſont auſſi l'erreur & le fanatiſme:

je sais que les partis ont enfanté des rois, les sectes, les guerres, & tous les fléaux de l'humanité, & que la vertu n'est jamais où l'esprit de parti se montre.

Que tardez-vous donc à déchirer le bandeau qui vous aveugle ? Il en est encore temps, Législateurs : vous êtes des hommes ; vous cédâtes à quelques passions : eh bien ! faites oublier ce moment d'erreur ; l'heure du triomphe ne sonne pas toujours ; le plus grand des hommes est peut-être celui qui peut se dire en mourant : J'ai réparé le plus de fautes. Le procès de Capet vous occupe à présent : ne le jugez pas avec une conscience d'emprunt ; jugez pour la nation, & non pour tel homme ou tel parti ; croyez ou non qu'il faille en appeler au peuple ; parlez avec franchise, mais loin de votre bouche : ces termes de menace, ces apostrophes sanglantes, qui jamais ne salirent les lèvres des Solons. Laissez cet idiôme au soldat dont l'œil ensanglanté mesure au Champ-de-Mars les bataillons que son glaive défie ; rougissez de ressembler aux volcans dont les entrailles alimentent les feux qui peuvent embrâser le monde. Ne vous y trompez pas ; le jour où vos fonctions cesseront, l'éternité commencera pour vous. Comment vous cacher devant vos juges ? viendront-ils à votre rencontre les palmes à la main, si votre carrière n'est éclairée que par les torches de la discorde ? Depuis vos enfans jusqu'au dernier citoyen, vous trouverez des

accuſateurs par-tout & pas un ami, pas un conſolateur ; la liberté deſsèche tous les cœurs à l'aſpect de l'homme qui trompa l'eſpoir de ſa patrie. Membres de la Convention, penſez-y ! les tables de la loi doivent être la pierre ſépulcrale des légiſlateurs.

Voulez-vous briſer la dernière tête de l'hydre de l'ariſtocratie, faire refluer la vie dans tous les canaux des ſociétés populaires, retenir ſur les bords du Danube les phalanges des eſclaves autrichiens, foudroyer en un inſtant les flottes de Portſmouth ; river, enfin, les fers de tous les tyrans de la terre ? vous le pouvez dans une minute. Placez au milieu de vous le génie de la France ; preſſez-vous autour de lui ; que vos bras s'ouvrent ; qu'il n'y ait plus de factions, de partis, de côté droit, de côté gauche ; qu'il n'y ait plus de Robeſpierre, de montagne, de Briſſot, de Gironde ; qu'il n'y ait que des amis, que des frères ! Eſt-il ſi difficile à des François de ſe chérir ? Faites la paix ; ſoyez unis, légiſlateurs ; & la République eſt ſauvée.

Oui, légiſlateurs, ſoyez unis ; c'eſt par cette union toute-puiſſante que vous ferez frémir nos ennemis communs ; c'eſt par elle que vous ferez ſurnager la volonté du peuple ſouverain, ſur toutes les volontés particulières : eſt-il néceſſaire de le dire ? Au milieu de la guerre, & de la guerre pour la liberté ; au mo-

ment où vient de s'ouvrir l'Assemblée Conventionnelle de la nation, nous devons nous attendre à de nouveaux orages, à des agitations salariées, à des perturbations ambitieuses, à des complots anarchiques; tantôt ils seront purement populaires & politiques; mais d'autres fois aussi, ils auront des vues profondes, & ils tiendront à des machinations criminelles, qui seront l'œuvre des ennemis extérieurs, réunis aux hommes ambitieux ou corrompus : mais ces grands conspirateurs; mais leurs combinaisons conjuratrices, & toutes leurs réactions entreprenantes, tout disparoîtra devant la volonté du peuple, du peuple instruit par vos exemples & aimant l'exécution des lois.

Dans des observations contemplatives, sur la situation politique d'un peuple, situation tout-à-fait semblable à celle où nous nous trouvons, Raynal, dans le moment de la pureté de son cœur & de l'énergie de son ame, se faisoit cette question:

« Quel est alors le rôle des puissances voisines? » Tel qu'il a été dans tous les temps & dans toutes » les contrées : c'est de semer des ombrages entre » tous les citoyens; c'est de leur suggérer les moyens » d'avilir, d'abaisser, d'anéantir l'autorité légitime; » c'est de corrompre ceux mêmes qui sont rassemblés » pour l'organiser; c'est de faire adopter quelques

» formes d'administration, également nuisibles à tout
» le corps national qu'elle appauvrit sous le pré-
» texte de travailler à sa liberté . . . . . Quel est
» alors l'état de la nation ? Qu'a produit l'influence
» de ces mêmes puissances ? Elle a tout confondu,
» tout bouleversé, tout séduit par son argent & par
» ses menées ; il n'y a plus qu'un parti, c'est le parti
» de l'étranger. »

Citoyens ! défions-nous du parti de l'étranger; il est dans Paris; il est dans nos murs; il est dans le Sénat même; il y est plus redoutable qu'on ne pense: Entourons-nous de défiance ; portons-nous, réciproquement, la lumière ; unissons-nous, enfin, pour sauver la patrie : il en est temps.

Les Romains plus sages que nous, & sans doute aussi, meilleurs Républicains, savoient toujours oublier leurs dissentions intestines, en présence des grands dangers de la patrie; & tels qu'une famille désunie par des querelles domestiques, dont tous les membres se rapprochent pour repousser l'insulte d'un agresseur étranger, on voyoit alors ces fiers enfans de la liberté, toujours divisés dans le Forum, toujours agités par des discordes civiles, déposer toute leur haine aux pieds de la statue des Dieux; sacrifier leurs passions individuelles au salut de la cité, & unir à-la-fois leurs cœurs & leurs armes

contre l'ennemi commun. Puiſſant amour de la patrie ! effet admirable de la vertu ! à quelle hauteur ſublime ne s'élèvent pas les hommes, à quels ſentimens héroïques ne ſe livrent pas les ames que ce feu divin embrâſe ! O Français ! Français ! ſortez, enfin, de votre longue léthargie ; votre ſommeil tue la patrie ; vos beaux diſcours la perdent ; vos petites paſſions la conſument ; vos actions ſeules, votre civiſme & votre union peuvent la ſauver : au nom de votre propre gloire, au nom ſacré de la liberté, ſauvez-vous, ſauvez-nous, ſauvez la République ; il en eſt tems encore. Et vous, mânes des d'Affas, des Desilles, des Simoneau, des Beaurepaire, mânes immortelles, ſortez de vos tombeaux ! paroiſſez au milieu de nous ; inſpirez-nous ce zèle dont vous fûtes animées ; donnez-nous le ſentiment de vos vertus, puiſqu'il ne vous ſuffit pas de nous en avoir donné l'exemple ; montrez-nous ſur quels titres glorieux vous avez aſſuré vos droits à la reconnoiſſance de la patrie ; par quels généreux ſacrifices vous vous êtes montrés dignes de ſervir de modèles à ſes défenſeurs. — Hommes illuſtres, vous avez ſu immoler vos vies à la gloire de votre pays, & nous ne ſavons pas lui immoler nos haines ! . . . Vous avez ſu mourir pour l'honorer, & nous ne ſavons pas vivre pour le ſauver ! . . . . . : Que vous êtes grands ! & que nous ſommes petits !